



9<sup>E</sup> FORUM BÂTIR ET PLANIFIER  
LES ESPACES OUVERTS  
FONT-ILS LA VILLE?



## SOMMAIRE

AVANT-PROPOS	PAGE 02
PAYSAGE DE VILLE, VERS UNE NOUVELLE TOPOLOGIE	PAGE 03
LES ESPACES OUVERTS	PAGE 06
PROXIMITÉS ET RÉSONANCES, LE PROJET COUR DE GARE À SION	PAGE 10
ÉCRIRE LES CREUX DE LA VILLE:	PAGE 12
SYNTHÈSE DE LA TABLE RONDE:	PAGE 14
LES ESPACES OUVERTS FONT-ILS LA VILLE?	

### Forum Bâtir+Planifier 2013 « Les espaces ouverts font-ils la ville ? », 18 avril 2013, Lausanne

#### ORGANISATION

SIA, Société Suisse des Ingénieurs et des Architectes, section Vaud  
FSU, Fédération Suisse des Urbanistes, section romande

#### RESPONSABLES DE L'ORGANISATION

Claudia LIEBERMANN, Christina ZOUMBOULAKIS, architectes SIA urbanistes FSU  
Giovanna RONCONI, Michèle TRANDA-PITTION, architectes urbanistes FSU  
Jacqueline SCHWARZ, architecte SIA  
Nicole SCHICK, Réjane JUILLET, administration SIA VAUD

#### ASSOCIATIONS PARTENAIRES

FSU, Fédération suisse des urbanistes  
SIA GPA, Groupe professionnel des architectes de la SIA  
FSAP, Fédération suisse des architectes paysagistes  
GPA, Groupe professionnel des architectes  
UPIAV, Union patronale des ingénieurs et des architectes vaudois  
OUVDD, Observatoire universitaire de la ville et du développement durable

#### Ont participé au forum:

#### CONFÉRENCIERS ET TABLE RONDE

Mme Ute SCHNEIDER, architecte urbaniste, directrice du bureau KCAP à Zurich  
M. Ruedi BAUR, designer, directeur de l'Institut Civic-city Genève-Paris et des ateliers Intégral R.B. Paris-Zurich  
M. Christophe GIROT, architecte paysagiste, atelier Girot à Zurich, professeur de Paysage à l'EPFZ et fondateur de l'Institut du Paysage au Département d'architecture  
M. Jean-Paul JACCAUD, architecte EPFL SIA, bureau Jean-Paul Jaccaud Architectes à Genève

#### Invité spécial

M. Philippe BIÉLER, Président de Patrimoine suisse, ancien Conseiller d'Etat

#### MODÉRATION DE LA TABLE RONDE

Mme Michèle TRANDA-PITTION, architecte EPFL, dr. en art de bâtir et urbanisme

#### Ont contribué à l'élaboration du présent cahier:

Le groupe de travail Bâtir+Planifier  
Les conférenciers et intervenants  
Mme Janka Rahm, pour le concept graphique  
L'équipe de la revue TRACÉS, pour la mise en page, la production et la diffusion

Nous profitons de remercier toutes ces personnes pour leurs contributions.

Photographie de couverture:  
(Dalmannkai ©Elbe&Flut)

## AVANT-PROPOS

Certains parlent des « vides » de la ville et d'autres refusent catégoriquement le terme... Mais qu'il s'agisse d'espaces publics, de routes, de parcs, d'espaces agricoles, naturels ou urbains, ils se caractérisent tous par leur disponibilité – actuelle et à plus ou moins long terme – et par l'intérêt qu'il y a à les révéler, puis à les mettre en valeur. Tant leur qualité d'espaces « de respiration » que leur rôle majeur dans nos modes de vie passés, actuels et futurs méritent aujourd'hui une attention toute particulière.

Pour que la ville soit vivable, accueillante – et durable – la question de l'équilibre à trouver entre la densité et la qualité de ces espaces vitaux et lieux du « vivre ensemble » doit être mise en débat.

Ces espaces ouverts sont-ils toujours des éléments structurants de la ville et un outil majeur du projet? Est-ce vrai quelle que soit leur nature (verts, bleus ou gris) et leur géométrie (point, ligne, ou réseau)? Dans la ville compacte, la question est-elle plutôt celle de la préservation et de l'habitabilité des « creux »? Et à l'inverse, dans la ville diffuse, l'enjeu est-il plutôt celui de l'intensité à créer ou recréer?

Dans tous les cas, la juste mesure de la compacité ne va pas de soi. Comment articuler les préoccupations identitaires, d'usage et spatiales? Comment concevoir les espaces non bâtis comme un continuum allant de l'échelle de l'architecture à celle du territoire? Que modifier dans nos pratiques pour concevoir l'espace ouvert de façade à façade, quel que soit le statut du foncier, privé ou public? Quelles théories interpeller? Quelles méthodes rechercher? De quels exemples s'inspirer? Quelles règles proposer?

Parce que les vides sont potentiellement porteurs d'urbanité, de valeur paysagère, parce qu'ils sont les nécessaires « poumons verts » et lieux de rencontre, les « cœurs » de la ville compacte et diffuse, parce qu'ils sont un outil majeur du projet d'aménagement, le forum B+P 2013 les a explorés. Le débat s'est fait à différentes échelles avec le croisement de regards professionnels de diverses origines – architectes, urbanistes, paysagistes, designers – et le regard politique.

#### *Les responsables de l'organisation*

#### IMPORTANT

Les présentations des conférenciers sont téléchargeables depuis les sites internet de la SIA Vaud et de la FSU section romande: [www.vd.sia.ch](http://www.vd.sia.ch) et [www.fsu-r.ch/index.php?page=forum-batir-et-planifier](http://www.fsu-r.ch/index.php?page=forum-batir-et-planifier)



Des gabarits dans les champs  
(©Prof. Girot)

## PAYSAGE DE VILLE, VERS UNE NOUVELLE TOPOLOGIE

Que dire d'un paysage de ville au contour incertain, au sous-sol douteux et à l'histoire urbaine compromise? Comment parler d'un lieu stable et durable en ville, si sa substantifique moelle et son esprit restent en doute et nous échappent? Le paysage incarne la tradition d'un regard mûrement réfléchi et posé sur un lieu, cet entendement s'exprime depuis des siècles à travers maintes réflexions suivies d'un trait avisé et incisif sur le papier. Qu'en est-il aujourd'hui du trait qui nous lie à ce paysage, alors que l'art du dessin semble s'être évanoui, comme le reste, derrière la glace «pixelisée» du dédale cybernétique? Et si en fait c'était notre dessein dans ce monde moderne qui se serait subitement enrayé, comme atomisé par une multitude de regards et de vécus différents, décalés et virtuels, qu'une durabilité elle-même trop souvent virtuelle tenterait, tant bien que mal, d'agrèger dans le doute. La place du paysage dans la ville passera nécessairement par une prise de conscience renouvelée du potentiel de beauté et de cohérence qu'il détient, non pas comme un retour simpliste à de la biomasse informe, mais plutôt comme un élément parlant et structurant d'autant d'architectures en devenir.

Le fondement de l'architecture relève de l'art de la tectonique. C'est un ordre constructif qui, au-delà d'un jeu purement stylistique, exprime l'art raisonné d'une logique matérielle et structurelle complète. Le terme tectonique emprunté aux sciences de la terre telle la géologie, a été détourné et désigne désormais une intelligence du bâti fondée sur un socle solide porteur d'ébauches et de principes constitutifs de l'architecture élémentaire. Il manque au paysage un terme puissant comparable, capable à lui seul d'exprimer avec force la constitution de ce nouvel ordre naturel urbain. Le terme topologie existe en mathématiques et en philosophie depuis longtemps et désigne la continuité d'une surface ou d'une pensée topique. Pourrait-on augmenter à son tour cette définition préétablie de la topologie, afin qu'elle embrasse une nouvelle intelligence du paysage à l'instar de la ville et de son milieu naturel? Une topologie dévolue au paysage, comme la tectonique l'est à l'architecture, serait porteuse de projets d'une toute autre envergure, exigeant des méthodes entièrement nouvelles garantes d'autres valeurs et d'autres devenir. Dans son étymologie le terme topologie comprend les mots grecs *topos* et *logos* qui signifient langage de terrain. La topologie nous permettrait donc d'inventer un nouveau langage dont l'intelligence tant culturelle que scientifique redonnerait tout son sens au paysage et à son cadre. Topologie rime aussi avec méthode, ce qui nous pousserait à suivre une approche plus cohérente à travers les échelles reposant sur un mode d'action réfléchi et fondé dans la durée. Avec la topologie on réapprend à parler et écrire le paysage, afin de pouvoir le dessiner et le penser avec toute l'attention qu'il mérite.

Au regard des tendances actuelles, on a du mal à distinguer l'expression d'une topologie propre au paysage en Suisse. Il nous reste cette nostalgie ou plutôt ce rêve d'une architecture rurale moderne et rassurante qui saurait s'intégrer au paysage pastoral comme si de rien n'était. On le voit par exemple dans le projet des maisons basses à Pampigny qui figure en couverture du *Petit Guide d'Architecture Romande* publié par la SIA Vaud en 2012. L'équilibre retrouvé dans ce cadre idyllique offre une vision sobre et architecturale qui nous rassure tous. Nous voilà de retour dans l'esprit d'une Villa Savoye «pastorale» des premières heures, là où Le Corbusier se voyait peut-être encore dans son décor immuable des prés jurassiens, ou mieux encore, dans l'esprit de la petite maison érigée au bord du Léman avec par-delà les flots, son Mont-Blanc tout à elle. C'est l'idée d'un paysage baignant dans une nature toute donnée et tendre qui nous berce encore aujourd'hui, à condition qu'elle soit belle et se taise. Mais cette philosophie du «sois belle et tais-toi» vis-à-vis de la nature portée au paysage de nos périphéries, qu'a-t-elle livré en l'occurrence? Qui oserait parler du paysage de Poissy aujourd'hui au maître de la Chaux-de-Fonds, pour tenter d'en expliquer le capharnaüm suburbain qui règne autour de sa misérable Villa? C'est cette faillite accablante et si souvent répétée d'un urbanisme fait dans une indifférence passive généralisée à l'égard du paysage qui pose un véritable problème. Il suffit pour appuyer cette thèse de vous montrer l'image typique d'un pré à vaches sur les hauteurs du Geeren près de Dübendorf avec ce qu'il advient ensuite pour comprendre l'étendue de la destruction en cours. Geeren n'est qu'un exemple parmi tant d'autres, emblématique de ces paysages dits «périurbains» bouleversés par des promoteurs et architectes peu regardants sur le rôle du paysage dans leurs projets. Ces gens n'ont, de toute évidence, aucune idée des conséquences de l'acte qu'ils sont en train de perpétrer sur une terre issue d'une tradition séculaire, dont il ne reste soudainement plus rien ou presque. Il semble, au contraire, que le fait de dérober un paysage tout entier au prix d'un opportunisme flagrant n'est concevable que parce que l'architecte s'en détache lui-même, se faisant ainsi l'apôtre du terrain à bâtir. Reprenons notre fil paysager et imaginons un instant que ce serait l'architecte lui-même qui dessinerait et revaloriserait le paysage qu'il transforme? Nous serions alors sur la voie d'une nouvelle symbiose entre la tectonique et la topologie, capable d'affecter chaque projet de manière durable. Qui d'autre que l'architecte serait à même de dessiner ce paysage porteur d'un projet d'ensemble?

Le paysage se vante parfois d'être une science exacte issue d'un savant amalgame d'écologie et d'art rudéral exacerbé, où l'éloge de la friche et des terrains vagues se substitue au dessin réfléchi du projeteur. Il suffit de lire dans les revues architecturales au sujet du verdissement urbain ces derniers temps



pour se rendre compte à quel point ce genre de déterminisme s'est installé dans les discours, au détriment d'une intelligence propre du paysage. On se trouve désormais face à un discours technocratique aux tons moralisateurs bordé de sourdes certitudes qui nous provient d'outre-Rhin, où l'on nous explique en long et en large que la friche abandonnée ou son imitation sur dalle serait la seule réponse à toute cette débâcle naturelle. Il va sans dire que la friche présente l'immense avantage d'être informe, spontanée, substituable et pas chère dans sa biodiversité. Le paysage ne peut être qu'un projet à l'image d'une société reflétant des valeurs fondamentales; si notre société se contente de faire l'éloge d'une friche scientifiquement érudite au détriment d'un projet de paysage bien dessiné, ça en dit long sur notre déracinement vis-à-vis d'une tradition séculaire.

Nous vivons une réalité fragmentée tournant trop souvent à la dérision un paysage où sont mêlés des brins d'une tradition horticole surannée à de vagues principes d'urbanisme. Les photos de Georg Aerni sur le quartier zurichois d'Affoltern sont dans ce sens accablantes et d'une bien triste vérité. Tant il est vrai que le discours esthétique n'y trouve plus sa place, il ne nous reste plus qu'à verdier de honte. La friche comme palliatif à une absence de pensée paysagère continue à faire ses ravages, changeant subitement de vieux usages en une mode rudérale disgracieuse. Regardez par exemple les parcs de Zurich Nord où des terrains les plus contaminés ont été dévolus au paysage. En bons samaritains, ces parcs ont beaucoup emprunté par la force des choses au vocabulaire de la friche et demeurent méconnaissables dans leur expression de nature. Une fois passée cette potion amère, quel bilan peut-on faire de l'expression paysagère de cette dernière décennie?

Nous avons besoin d'une pensée topologique forte qui nous permette d'ordonner l'incohérence actuelle dans nos banlieues. Les projets de Sion-sur-Rhône et de Dordrecht lancés par ma chaire à l'ETH montrent que la topologie peut traiter un lieu à

une vaste échelle au regard de la valeur intégrale de son devenir. Ces projets montrent aussi qu'il est de la responsabilité de l'architecte de reprendre le dessin du paysage de la ville. Ce n'est qu'en dépassant le stade de la parcelle individuelle, en allant vers celle du quartier et du site, que le paysage pourra à son tour valoriser une approche d'ensemble. Nous enseignons cette approche topologique à l'ETH depuis dix ans et je reste convaincu que l'architecte deviendra le «topologue» de demain, reprenant le fil d'un dessin là où nous l'avons laissé. Cela veut dire que le cadre d'un projet d'architecture sera tenu par le paysage et non l'inverse. Je souhaite que des générations de jeunes architectes et ingénieurs participent à cet effort topologique et donnent naissance à une nouvelle pensée paysagiste capable d'embrasser un site dans toute sa richesse et complexité naturelle. Je suis confiant que le programme postgrade que nous développons actuellement à l'ETH permettra à cette nouvelle génération d'architectes visionnaires de voir le jour, fondant les bases d'une approche radicalement nouvelle du paysage comme véritable socle d'un projet urbain d'avenir. Il est grand temps que le paysage redonne un second souffle à la ville; par ce dessein topologique l'architecture se trouvera elle-même entièrement revalorisée à son tour.



3



4



5



6

- 1 Plan du projet à Sion-sur-Rhône (©Prof. Girot)
- 2 Coupe du projet à Sion-sur-Rhône (©Prof. Girot - travaux d'étudiants de l'ETHZ)
- 3 Invaliden Park, Berlin (©Atelier Girot)
- 4 Le parc de la rivière Han, Séoul (©Prof. Girot)
- 5 Exemple de non-espace public (©Prof. Girot)
- 6 Exemple d'appropriation spontanée d'un espace public, Oberer Letten\_Limmat, Zurich (©Prof. Girot)



Dalmanckai-rue  
(©Elbe&Flut)

## LES ESPACES OUVERTS

### Les espaces ouverts font-ils la ville? Oui et non!

L'espace ouvert est l'une des clés de voûte de la construction de la ville et l'une des clés qui permet d'activer et d'animer un lieu...

Que faut-il de plus pour créer un morceau de ville? Les bâtiments et leurs volumes formant les coulisses des espaces ouverts, les couches d'histoire qui révèlent la mémoire de la ville, la densité autour des espaces ouverts, les rez-de-chaussée avec leurs façades et programmes...

Quel est le minimum nécessaire à la création d'un lieu? Que faut-il pour fabriquer une pièce de la mosaïque urbaine? Pour fonder un quartier urbain agréable, accueillant et convivial, l'espace ouvert est-il un élément indispensable?

Les espaces vides, leurs proportions en rapport avec les volumes qui les cadrent, leur accessibilité, la mixité sociale, des fonctions... mais plus spécifiquement la programmation des rez-de-chaussée et les interactions avec l'extérieur sont importantes pour la création d'un lieu – et vont garantir une vie urbaine animée.

### La vie en ville

Après tant de biennales, manifestations et publications traitant de la ville et de la métropole, tout le monde sait aujourd'hui que nous vivons à l'ère de «la vie en ville».

La renaissance des structures denses et mixtes n'est pas seulement le résultat d'un style de vie ou d'une certaine mode, mais aussi le résultat du passage d'une économie fordiste à une économie de réseaux tissés entre différents partenaires. Cela entraîne une atomisation/individualisation et une diversification en unités autonomes collaborant entre elles.

Cette diversification économique nous amène à parler non plus de «zoning» mais de multidisciplinarité des acteurs de l'urbain, d'une mosaïque formée de différentes couleurs, cultures, caractères, programmes, ouverts et interconnectés.

En correspondance avec cette nouvelle économie, les responsables de la fabrique urbaine tendent vers une ville compacte de haute densité et, point essentiel, dotée d'une bonne accessibilité.

### Dialogue gabarit – caractère

KCAP a travaillé sur plusieurs projets qui s'inscrivent dans la catégorie ville compacte, de haute densité, très accessible par exemple, «HafenCity» à Hambourg, «Europaallee» à

Zurich, «LMF» – Legacy Masterplan Framework – à Londres ou «Wijnhavenland» à Rotterdam.

Le concept d'une telle ville doit s'exprimer à travers un plan-guide flexible, instrument stratégique qui aura été «travaillé» par les différents partenaires de façon à fournir un cadre propice au développement des réseaux sociaux et économiques et qui stimulera l'émergence d'initiatives citoyennes telles qu'associations de voisins et sociétés de développement des quartiers.

Le concept urbain joue aussi avec les traces historiques et existantes, en les superposant à des structures nouvelles et innovantes. Par exemple, dans le cas de «Hafencity», nouveau noyau urbain qui double le centre-ville de Hambourg, le quartier historique de la «Speicherstadt», situé entre centre existant et nouvelle centralité, incarne la colonne vertébrale identitaire, témoin de l'histoire de la ville, riche en «Zeitzeugen» – traces d'une époque révolue –, très caractéristiques et enrichissantes.

Dans le projet «Europaallee» à Zurich, commencé en 2003, nous avons souvent abordé la question des gabarits et des densités, pour arriver à une conclusion, pour moi, décevante, soit:

- des bâtiments hauts proches du centre-ville ou du cœur historique de la ville: pas possible!
- des bâtiments hauts sur ce site si bien desservi par les transports en commun: pas possible!

A mon avis, une occasion manquée pour Zurich.

Le résultat a été un compromis: l'intégration de la densité demandée dans des gabarits de blocs urbains qui auront plus d'impact sur la perception de la densité et proportions de la ville que des tours apparaissant quelque part au-dessus du «skyline» urbain. Un bloc peut s'intégrer dans la structure et dans la morphologie de la ville existante.

Malgré toutes les difficultés rencontrées, la silhouette du projet s'est développée vers l'idée première: des hauteurs modestes émergent au-dessus des blocs qui, eux, cherchent la relation avec les différentes structures bâties existantes.

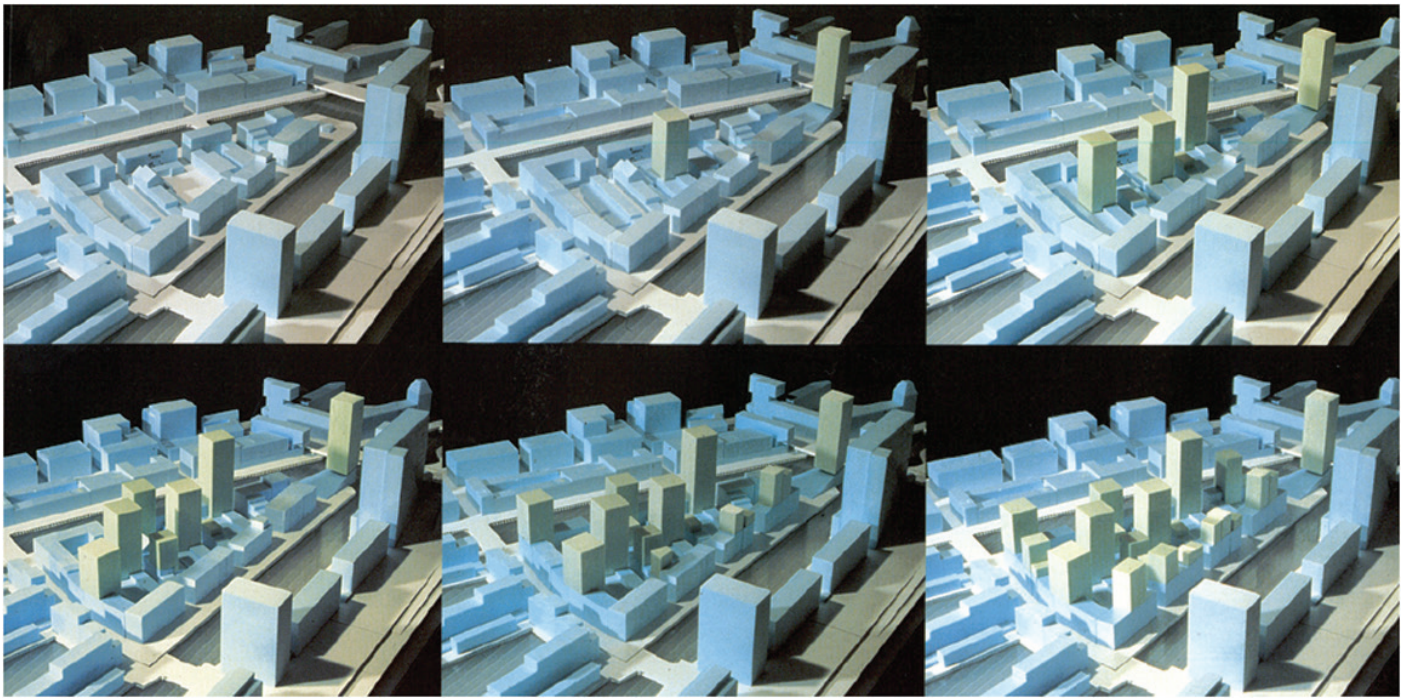
### La ville ouverte

Tous les acteurs du projet urbain peuvent se trouver confrontés un jour ou l'autre au besoin de réaliser un quartier ouvert, accessible 24 heures sur 24.

Or, beaucoup de nouveaux projets tendent à contredire les enjeux de l'«open city» – la ville ouverte. L'«Überseequartier»,

# WIJNHAVENEILAND ISLAND - ROTTERDAM [NL]

Complexe résidentiel mixte The Red Apple. Requalification de l'île. Contraste mixité-privacité.



- 1 Evolution volumétrique (©KCAP)
- 2 Galerie d'art Vivid, rapport à la rue. (©afflante.com - <http://afflante.com/20640-written-in-the-sand-exposition-galerie-vivid-rotterdam>).
- 3 Sommet de tour dans les nuages, Rotterdam (©Christophe Michael)
- 4 Canal (©Ossip van Duivenbode)



MASTERPLAN HAFENCITY [DE] Ambiance des espaces ouverts.

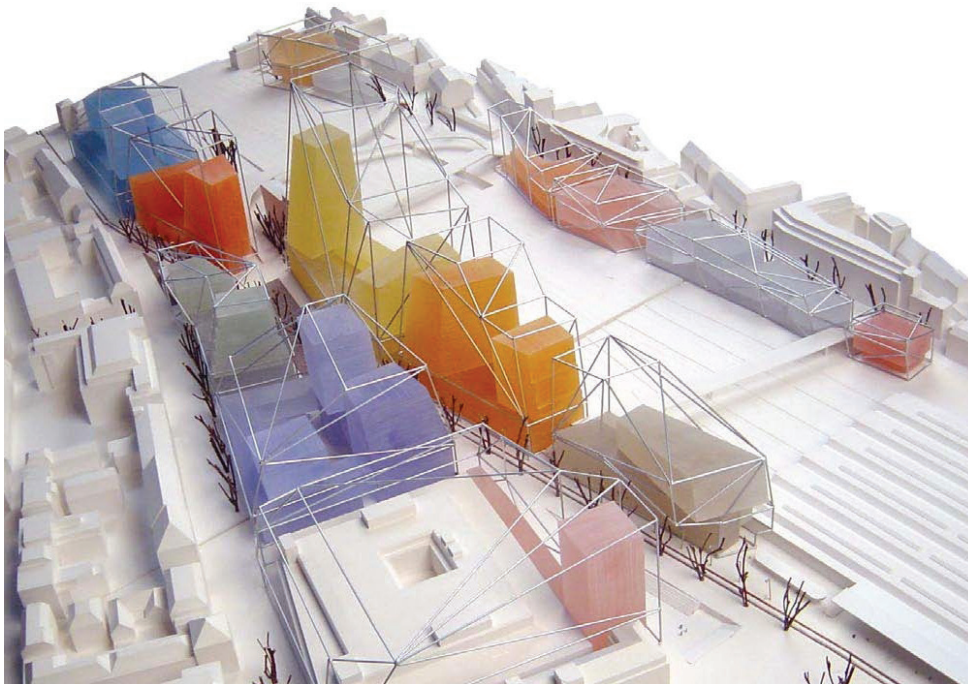


1 Vue aérienne du nouveau quartier Hafencity (©Elbe & Flut)



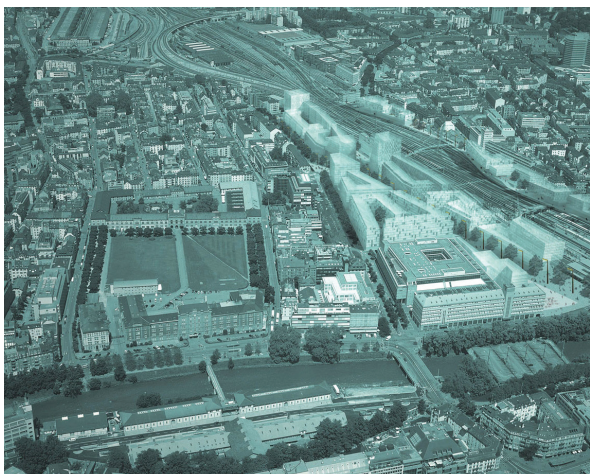
2 Dalmannkai-quai (©Elbe&Flut)

MASTERPLAN EUROPALLEE [CH] Evolution des choix volumétriques et spatiaux.



3

- 3 Gabarits et simulation architecturale (©Maquette Made by Mistake)
- 4 Concept général Europallee, Zurich Partenariat CFF SA - Ville de Zurich
- 5 Masterplan KCAP architects and planners, Zurich (©KCAP)



4



5

centre urbain et commercial de «HafenCity», a fait l'objet d'une longue discussion touchant à un projet de complexe commercial formé de rues couvertes et pourvu d'accès restreints. En d'autres mots: une «*gated community*» ou quartier fermé.

Il y a quelques semaines, un article de Sabine von Fischer «*Stadträume ohne Namen*» est paru dans le journal NZZ<sup>1</sup>. En français, le titre «Espaces urbains sans nom» interpelle et propose une base de réflexion très intéressante pour ce débat – spécifiquement en Suisse.

Pour Sabine von Fischer, le débat doit aborder ce qui se passe au niveau de la rue, le niveau inférieur, celui de l'échange entre usages publics et privés. Il s'agit de traiter les espaces au niveau de la perception humaine et d'éviter de réfléchir au seul «*skyline*» – les hauteurs des bâtiments et l'impact qu'ils ont sur la ville.

En effet, les discussions et les interventions doivent se focaliser davantage sur la programmation et la définition des espaces au rez-de-chaussée. Les interfaces, les espaces et places autour des bâtiments, les activités avec programme à caractère public telles que restaurants, cafés et bars, ainsi qu'avec programme culturel et commercial de petite échelle. L'organisation de ces programmes au rez-de-chaussée, leur liaison avec les espaces ouverts de promenade, de repos et les zones pour les flâneurs urbains, sont des thèmes majeurs.

Dans le projet «Wijnhaveneiland» à Rotterdam, commencé fin des années 1980, le site était presque «triste»: une île affectée au tertiaire, aucun service, aucune attractivité au rez-de-chaussée, aucune mixité. Début 1990, les politiques et la Ville ont entrepris de bâtir un grand nombre de nouveaux ensembles d'habitation au centre-ville destinés à améliorer la mixité, à promouvoir l'activité et à insuffler une nouvelle vitalité urbaine au centre.

Pour cette île, nous avons développé un plan-guide basé sur la stratégie de superposer des volumes dans lesquels les investisseurs et développeurs se sont vu octroyer le droit de réaliser un surplus substantiel de surfaces en extension ou en remplacement des structures existantes. Les règles urbaines ont ainsi permis de bâtir un certain pourcentage de volume supplémentaire et, en compensation, d'offrir un programme attractif au rez-de-chaussée ou une plus-value aux espaces publics proches.

Les sommets des bâtiments sont réservés à une vie privée de haut standing. L'impact pour la ville s'y limite à la densité, alors qu'à l'opposé, la mixité des fonctions et les efforts accomplis au rez-de-chaussée transforment l'île jadis monofonctionnelle en un véritable morceau de ville riche d'urbanité.

### Les ingrédients de l'espace ouvert

En ce qui concerne la ville, la question du minimum nécessaire à la création d'un lieu se manifeste à une autre échelle.

Le *masterplan* pour «l'héritage olympique» est considéré comme l'un des grands projets de redéveloppement engagés par la ville de Londres. La vision proposée a été celle d'une mosaïque urbaine flexible, adaptable aux développements prévus et inconnus de la métropole. Une mosaïque qui identifie les éléments singuliers et atouts des différents quartiers existants pour les renforcer, les rendre le plus accessible possible et pour les relier grâce à un grand espace public et vert... Le parc olympique devient le parc de la «Lower Lea Valley».

Le mot «*placemaking*» joue un rôle clé dans la constitution d'espaces urbains vivants et agréables. A partir des années 1970, les architectes et urbanistes ont commencé à parler de construction d'un lieu lorsqu'il s'agit du processus de projet

d'espaces publics, places, cours, parcs, rues et «*waterfronts*» – fronts sur l'eau.

«*We have theories, specialisms, regulations, exhortations, demonstration projects. We have planners. We have highway engineers. We have mixed use, mixed tenure, architecture, community architecture, urban design, neighbourhood strategy. But what seems to have happened is that we have simply lost the art of placemaking; or, put another way, we have lost the simple art of placemaking. We are good at putting up buildings but we are bad at making places.*»<sup>2</sup>

«*Nous avons les théories, les spécialistes, le cadre réglementaire, les encouragements, les projets de référence. Nous avons des urbanistes. Nous avons des ingénieurs experts en mobilité. Nous avons de l'architecture à programme mixte, à occupation mixte, de l'architecture communautaire, de l'urbanisme, des stratégies de quartier. Mais il semblerait que nous ayons tout simplement perdu l'art de créer des espaces, ou, dit d'une autre façon, nous avons perdu l'art simple de la création d'espaces. Nous sommes bons pour édifier des bâtiments mais mauvais pour créer des lieux.*»

### Que faut-il pour réaliser un lieu ?!

Abordons les quatre thèmes suivants :

1. Comment parvenir à une « finesse de projet » lorsqu'il s'agit d'espaces ouverts ?
2. Le rez-de-chaussée c'est le moteur.
3. L'adaptabilité c'est la condition.
4. Un lieu est la somme de « ce qui est là + ce qui est proche ».

### Conclusion

Les bâtiments forment les coulisses de la ville. Leur programmation guide les interactions avec les personnes qui y vivent et y travaillent, les passants, les promeneurs... qui investissent les vides, les espaces autour du bâti. Les rez-de-chaussée portent le programme aux yeux des piétons et impactent l'espace public.

L'espace public traite de «*in-between*», de l'espace de l'entre-deux. L'urbaniste se doit de s'occuper des hauteurs des bâtiments mais aussi des «à côté» des volumes qui forment et informent les espaces ouverts proches – les rues, les places, les jardins, les cours, les niches – ou l'espace de respiration et d'adaptation.

L'interaction humaine forme et fait vivre les espaces publics. Pour insuffler la vie dans les espaces ouverts, il faut parvenir à créer une pièce urbaine complexe et active, un lieu urbain composé de quartiers différenciés, d'espaces et de places à forte identité.

Les nouveaux développements peuvent chercher à jouer avec les structures nouvelles et les qualités existantes, à les superposer. En travaillant avec des couches et des traces historiques, l'âme d'un lieu ou d'un quartier se révèle et permet de souligner les éléments spécifiques, de travailler avec les différences et les contrastes.

<sup>1</sup> «*Stadträume ohne Namen*», NZZ du 6 février 2013 par Sabine von Fischer.

<sup>2</sup> «*Sustainable placemaking*» par Bernard Hunt of HTA Architects London, 22 février 2001.



Vue de la place de la Gare  
(©SBA/JPJA)

## PROXIMITÉS ET RÉSONANCES, LE PROJET COUR DE GARE À SION

Le projet Cour de Gare à Sion, développé en partenariat avec Sergison Bates et Jean-Paul Jaccaud Architectes ainsi que Schweingruber Zulauf, T Ingénierie, MRS Partner, Sorane SA répondait à un mandat d'études parallèles lancé en 2012. Celui-ci impliquait l'aménagement sur un site adjacent à la gare CFF de Sion d'un programme mixte de commerces, logements et bureaux de 65 000 m<sup>2</sup> de surface de plancher. Il s'agissait de proposer un fragment urbain important qui, de par la centralité de sa localisation et ses liens avec les réseaux de transport et la future passerelle au-dessus des voies CFF, jouerait un rôle de centre régional et de moteur pour le développement des quartiers sud de la ville. Ce projet a été une opportunité passionnante pour mener une réflexion sur les caractéristiques d'une urbanité contemporaine affirmée en discussion étroite avec les acteurs principaux de son futur développement. Loin d'une vision utopiste, nous étions avant tout intéressés de mesurer la validité des réflexions que nous menions depuis plusieurs années sur une urbanité de tensions et de proximités et de tester « sur le terrain » les possibilités de leur mise en œuvre.

Nos réflexions trouvaient leurs fondements dans une déception récurrente face à de nombreux projets contemporains de grande échelle qui nous semblaient dénués de l'intensité d'expérience nécessaire à une réelle urbanité. Nous constatons qu'une fois les règlements de construction appliqués, les contraintes de sécurité et d'incendie mises en œuvre et les attentes de confort remplies, les volumes bâtis tendent à s'écarter les uns des autres sans logique compositionnelle ou spatiale pour former un tout dilué qui peine à être plus que la somme de ses parties.

La ville qui émerge de ce terrain technocratique aride offre à tous et partout de l'air et de la lumière, du calme et de l'isolement, de la verdure et des espaces publics, de la sécurité et du confort et pourtant elle demeure distante, diffuse, en manque d'appropriations fortes de la part de ses habitants et usagers et nous paraît finalement profondément inintéressante. Nous constatons que la plupart des lieux que nous aimons particulièrement, et où nous retrouvons une réelle densité atmosphérique contredisent à peu près tous les principes fondateurs de cette ville-là; les proximités y sont tendues parfois à l'extrême, les juxtapositions y sont continues et l'ensemble paraît empreint d'une tension palpable.

Devant ce constat, une question se posait : la dilution de l'urbain est-elle aujourd'hui un fait incontournable et quelles alternatives seraient possibles qui satisfassent aux contraintes légales et normatives, tout en permettant tensions et proximités ?

Nous étions très intéressés par les possibilités de réponse qui s'offraient à nous avec le projet Cour de Gare du fait de l'indice d'utilisation du sol élevé qui ouvrait ainsi un champ d'opportunité pour une interrogation sur une urbanité décomplexée et résistante à une vision purement normative de ses fondements.

Notre réflexion a commencé par la recherche d'une grammaire qui permettrait à ce grand ensemble de se couder dans son contexte sans apparaître comme un corps étranger. Nous avons apprécié la qualité des relations qui s'établissaient dans le centre-ville de Sion par une logique simple de rues, de trottoirs, d'espaces publics tendus, de rez-de-chaussée commerciaux directement accessibles et d'une urbanité qui accepte de se fonder sur des principes dénués de rhétorique et empreints d'un certain archaïsme. Il s'agissait de compléter, agrandir et renforcer la continuité du maillage des espaces publics existants en adéquation avec les pratiques de mobilité douce et de tisser le nouveau secteur dans la ville existante tout en facilitant les liens avec le sud des rails, les berges du Rhône et le futur bassin de croissance de la « ville du XXI<sup>e</sup> siècle ».

C'est donc par le vide que le projet a commencé à se définir ; par la proposition d'une rue traversant le site d'est en ouest, reliant la place de la Gare à l'avenue des Mayennets. Cette rue, nous la voulions étroite, intense et minérale, offrant une expérience riche et variée mais basée sur une grammaire simple et évidente. Le règlement communal imposant une distance entre bâtiments égale au tiers de leur hauteur, nous avons cherché, par l'introduction d'un retrait de façade sur le haut des édifices, à rapprocher au maximum les façades du rez-de-chaussée pour tendre l'espace vide perceptible au maximum. Plutôt que d'ouvrir la rue sur le grand espace de la place de la Gare, nous avons cherché à la serrer plus encore pour accentuer le contraste de l'expérience spatiale de la promenade, et clarifier la hiérarchie symbolique des espaces publics. Perpendiculairement à cette rue principale, nous avons proposé des espaces plus ouverts reliant au nord l'avenue de Tourbillon et au sud le quai de la Gare. Ces petits espaces latéraux, plus larges que la rue centrale, permettent, par une orientation solaire optimale, de trouver des espaces libres pour les terrasses de café et les petits événements qui alimentent la vie publique sur le site.

A l'est, nous avons terminé la rue par un bâtiment commercial occupant l'intégralité de la largeur de la parcelle et bénéficiant de ce fait d'une visibilité précise depuis la place de la Gare. Cette évidence d'une pièce importante de la composition a permis également d'articuler perpendiculairement le départ de la passerelle située en contrebas de l'avenue des Mayennets et d'orienter les flux piétons.



1



2



3

- 1 Vue depuis la rue principale (©SBA/JPJA)  
 2 Vue d'ensemble - maquette 1/200° (©SBA/JPJA)  
 3 Plan du site (©SBA/JPJA)

Dans leur partie supérieure, les volumes se retirent de l'alignement de la rue, pour permettre une ouverture plus importante et une meilleure orientation solaire aux logements et bureaux qui s'y trouvent. Cette configuration fragmente la perception de la masse des bâtiments et offre des possibilités de caractérisation très diverses.

De chaque côté de la rue centrale, des arcades encadrent une zone abritée pour la déambulation en cas de fort soleil, de pluie ou de neige, permettant à la rue de vivre pleinement sa vocation d'espace public passant durant toutes les saisons. Nous avons résisté durant tout le déroulement du concours à la mise en place du centre commercial fermé et contrôlé que le programme demandait. Cette forme nous semblait contraire à tous les prémices qui permettraient au nouveau secteur de se couder dans la ville existante et d'en enrichir l'expérience. Les arcades offraient, à ce titre, une solution intermédiaire, autorisant un certain confort de déambulation sans pour autant nier le registre simple de la constitution de l'espace public. Le seuil qu'elles forment permet également d'offrir un répertoire important pour une diversification de l'expérience de la rue par une variation continue de sa proportion en fonction de la topographie et de sa largeur en fonction de la vocation des espaces situés derrière. Ce registre, en mode mineur par rapport à la volumétrie dominante, enrichit la densité atmosphérique de la rue et la caractérise sans nécessiter une expressivité trop marquée de l'architecture qui la borde.

Nous avons toujours été intéressés par les bâtiments qui savent, ou qui ont su inscrire leur diversité dans un ensemble cohérent plutôt que d'apparaître comme une série d'évènements distincts. De la même manière qu'un accord musical juxtapose harmoniquement les notes, nous aspirons à une urbanité où la somme des parties puisse entrer en résonance et offrir un tout complexe et changeant. La dilution de la tension entre les éléments bâtis, que j'évoquais au début de cet article, entraîne de fait une dépendance sur une expressivité architecturale exacerbée, juxtaposition d'artefacts dont la seule raison d'être repose sur leur unicité et leur résistance à un système plus large de signification. Nous avons cherché, dans le projet Cour de Gare, une voie alternative en construisant une trame morphologique structurante précise qui, par les tensions qu'elle propose et la diversité inhérente à sa forme, affranchisse les bâtiments du besoin de gesticulations formelles et de bariolages.

Nous n'avons pas gagné le concours. Peut-être que notre proposition était trop radicale, peut-être que nous nous sommes perdus dans des maladresses sans lien avec les propos de cet article, nous ne le saurons probablement jamais vraiment. Il me semble néanmoins que les questions que nous nous sommes posées méritent réflexion et qu'il serait intéressant de s'interroger sur les fondements réels de la spatialité des fragments de villes que nous planifions et d'observer que les lieux réellement urbains ont toujours su s'extraire d'une vision trop abstraite et technocrate pour laisser place à l'intensité, à la diversité, à la richesse atmosphérique, à la proximité et à la résonance.



Negrepelisse, La Piscine (©Intégral Ruedi Baur)

## ÉCRIRE LES CREUX DE LA VILLE :

Laissez-moi profiter de cette « ouverture urbaine » et de cette « lecture de la ville en creux » pour proposer un autre regard sur l'écrit présent dans l'espace public. J'utilise volontairement le terme au singulier au même titre qu'on dit par exemple « le » paysage, désignant ainsi un ensemble plus ou moins cohérent qui se répartit sur un territoire. Dans notre cas il est constitué – de signes destinés à nous interpeller, à nous séduire, à nous avertir, empêcher, informer ou tout simplement à nous entretenir, voire plus rarement à nous cultiver, – d'expressions individuelles, de cris comme de chuchotements, de chants comme d'horribles râles, – de signes sans vergogne d'intérêt purement marchand, d'autres qui ne figurent là que pour se dédouaner en cas d'accident. Puis certains utiles à certains mais pas à d'autres, enfin ceux que l'on pourrait qualifier d'intérêt public. Evitons pourtant de les distinguer, de désigner l'inutilité de certains, l'agressivité d'autres, la laideur ou la dimension banalement répétitive des derniers. Essayons de nous détacher de chaque expression individuelle pour considérer l'ensemble. Arrêtons de les définir comme de simples excroissances nuisibles qu'il s'agirait de combattre à coups de règlements. Voyons-les comme partie d'un paysage qu'il s'agirait de qualifier, de soigner, d'entretenir et de concevoir à nouveau comme cela peut se faire pour un parc. Ne pourrait-on évoquer le « Jardinage de l'écrit dans la ville » ? C'est-à-dire cette approche où s'allie la vision d'un ensemble au soin porté à chacune des plantes. Chaque élément ne se justifiant vraiment qu'en coordination avec l'ensemble des autres.

Difficile exercice vu les préjugés négatifs que de considérer ce corpus comme positif. Notre temps lassé de la publicité plaide plutôt pour la solution radicale développée à São Paulo et consistant à tout supprimer, à interdire l'écrit dans la ville comme si celui-ci relevait d'une sorte d'irréversible pollution. Je préfère pour ma part l'envisager comme un potentiellement améliorable. Comme une sorte de délaissé que le jardinier pourrait transformer progressivement en un ensemble cohérent et agréable. Son travail ne se limitera pas à remplacer les plantes et à mieux les entretenir. Il devra, en fonction des situations et des besoins, agencer des sous-ensembles cohérents, réagir de manière créative au contexte, faire sens, veiller à ne pas trop en rajouter, permettre le lien entre un site et un autre, introduire une douce poésie. Cette approche consiste à « s'inscrire dans le lieu », à soigner la qualité de cette relation entre cette expression et l'environnement subtilement modifié par sa présence. « Certes, mais une inscription est destinée à être lue, vue, perçue » me direz-vous. En effet, individuellement, telles les fleurs de notre jardin, ces signes essaient de nous impressionner par leurs couleurs,

leurs tailles, leurs graphies. Mais nous avons appris à ne voir que celles qui nous intéressent. Les autres participent du paysage, c'est-à-dire de cet arrangement qui constitue notre environnement mais que nous ne décortiquons pas en permanence.

L'intensité de la présence de ces signes ne sera pas identique en tous lieux. Il ne s'agit pas de reproduire cette maladie contemporaine qui consiste à remplir chaque espace vide par de la végétation. Le risque d'étouffement de nos villes, permettez-moi d'être pour un temps politiquement incorrect, émane aujourd'hui tout autant par le béton que par ces masses vertes. Et puisque nous parlons d'une ville accessible à tous les handicaps, il ne s'agirait pas de l'interdire à ceux qui souffrent sous l'abondance de pollen. Je suis de ceux qui se réfugient à Paris, Istanbul ou New-York au printemps et qui évitent des villes aussi polluées que Zurich ou Berlin. « Unter den Linden » : un cauchemar pour les allergiques, qu'il ne faudrait surtout pas reproduire en d'autres lieux, encore moins généraliser. Cette petite polémique à rebrousse-poil de l'euphorie végétale, pour nous permettre de mieux nous réconcilier autour de la conception commune de ces creux et de ces pleins de ville. Car il ne s'agit pas non plus de les opposer. Les éléments s'imbriquent et se répondent pour constituer un tout cohérent, intéressant, fascinant. Comment l'exprimer si ce n'est en reprenant cette analogie du jardin. Mais un jardin qui serait constitué de plantes, de signes, d'espaces, de mobiliers, de limites, de recoins, d'horizontales comme de verticales, de matériaux, de couleur, de lumière, d'intime comme de monumental... Un jardin qui, si la qualité plastique était au rendez-vous, si l'orchestre des créateurs parvenait à entrer en harmonie, s'il parvenait à intégrer les contraintes sans pour autant s'y soumettre bêtement, constituerait à la fois « un ensemble fascinant » et un espace-temps constitué de multiples étonnements que la vue d'ensemble n'aurait pu révéler.

La ville cosmopolite, singulière et ouverte sur « tout-monde », la ville de nos désirs doit parvenir à dépasser le traitement du creux comme un délaissé purement fonctionnel, un espace d'ingénierie et de déplacement. Elle doit également aller au-delà de la place militaire et de l'approche hygiéniste de l'espace public. Aux côtés d'autres créateurs, le jardinier des signes jouera un rôle non négligeable pour élaborer cet environnement urbain qui contribue au bien-être de ceux qui y vivent et travaillent.

PONT D'EPIDÈME, TOURCOING, FRANCE



- 1 Sous le pont (©Intégral Ruedi Baur)
- 2 Détail de la sous-face (©Intégral Ruedi Baur)
- 3 Détail du soubassement. Accompagnement du piéton (©Intégral Ruedi Baur)

# SYNTHÈSE DE LA TABLE RONDE: LES ESPACES OUVERTS FONT-ILS LA VILLE?

Cette rencontre entre politiques et professionnels d'horizons complémentaires avait pour objectif initial de croiser les regards sur un objet de réflexion et de projet commun: les espaces ouverts de la ville. La conscience de leurs différents usages possibles, la formulation de leurs desseins, puis la réalisation du dessin du projet, interpellent autant les savoirs à vaste échelle du paysagiste et de l'urbaniste que ceux de l'architecte ou du designer. Certains métiers centrent leur approche sur les vides, leur conception générale et leurs aménagements ponctuels pour permettre aux passants de les parcourir, de flâner et d'apprécier l'expérience; d'autres vont se concentrer sur les pleins qui les délimitent et les façonnent. Mais tous ont en commun de se préoccuper de leur qualité et de leur capacité à rendre notre cadre de vie plus agréable. Plus des 3/4 de la ville de demain étant déjà là sous nos yeux, une part essentielle du travail des concepteurs consiste ainsi à la «recycler».

## Les grands thèmes partagés

Ces échanges très riches ont permis de faire ressortir quelques idées fortes et communes aux différentes disciplines, ou susceptibles d'être incorporées dans le corpus des notions clés de chacune: d'abord sur ce que pourrait être une urbanité contemporaine centrée sur ce que perçoit et vit l'être humain, mais aussi sur la manière de concevoir les espaces ouverts pour parvenir à un niveau de qualité satisfaisant.

La ville ordinaire actuelle est la plupart du temps le produit de l'application des règlements qui organisent la juxtaposition des objets, ce qui tend à la distendre sans lui offrir de véritable sens. Or, l'enjeu de la ville de demain – pour qu'elle puisse être à la fois dense et attractive – est bien d'offrir à tous des espaces de «respiration» suffisants et une palette d'ambiances la plus riche possible, laissant la place à une grande diversité d'usages, et faisant sens pour ses habitants comme pour ses visiteurs.

Dans la ville déjà dense, la délimitation et la qualité de l'espace public se conçoivent et se réalisent à l'échelle de la proximité, par le travail sur l'interface entre les espaces ouverts et les rez-de-chaussée. L'accessibilité et la programmation de ces «bords» conditionnent l'animation des lieux du vivre ensemble: ils la permettent ou la rendent difficile, voire impossible, même si *in fine* ce sont toujours les usagers qui s'emparent de l'espace et le font vivre. Et ce sont des lieux de conception interdisciplinaire par excellence.

Dans la ville diffuse, l'enjeu se situe à une autre échelle, à laquelle il s'agit plutôt de redonner forme et sens aux espaces informels et dont le projet de paysage peut être l'un des moyens.

Et partout, quels que soient le lieu et l'échelle, un objectif partagé pourrait être de travailler à la conception commune de ces pleins et de ces vides, en partant de l'espace

ouvert afin de mettre en scène l'architecture, plutôt que de le déduire de l'addition des objets, à la manière d'une résultante. Et il s'agirait alors de composer avec la structure historique en lui ajoutant de nouveaux ingrédients, afin de valoriser au mieux le génie du lieu, ici n'étant pas comme ailleurs. Puis à l'échelle de la proximité, le projet devrait partir de la topographie, et ne pas être conçu qu'en plan, mais bien prendre en compte la perception à hauteur des yeux, l'être humain n'étant pas un oiseau. Enfin, à l'intérieur de ces espaces ainsi pensés pour leurs usagers, les signes – qu'ils soient écrits ou autres – viendraient enrichir l'expérience de chaque passant.

Cette addition d'éléments différents qui ensemble font sens, peut se comparer à la musique – si l'on pense à un accord harmonieux – ou encore au jardinage, avec la composition des formes et couleurs des plantations au fil des saisons. Et c'est cet arbitrage entre diversité et cohérence d'ensemble propre à chaque lieu que les concepteurs des espaces ouverts de nos villes gageraient à concevoir ensemble demain.

Quelques questions sont restées ouvertes, car à peine esquissées lors des échanges, mais elles mériteraient de futures réflexions approfondies.

La participation de la population est désormais un acquis, mais son rôle précis dans les processus de conception peut prendre plusieurs formes: quelles sont les articulations souhaitables entre savoirs experts et savoirs citoyens?

Les places respectives de la nature en ville et des paysages dessinés dépassent la simple question des métiers et abordent le registre de la culture: que voulons-nous comme espaces ouverts urbains demain?

## Les apports spécifiques

Christophe Girod et Ruedi Baur ont mis en relief le besoin d'introduire de nouveaux *inputs* dans les projets d'espaces ouverts. Pour le premier, la référence à la topologie permet d'introduire de nouvelles dimensions dans l'approche du paysage, en intégrant en un tout qui fait sens des champs culturels et scientifiques hétérogènes. Et la modélisation 3D bouleverse non seulement le projet du paysage, mais aussi sa communication aux non-initiés. Pour le second, le design gagnerait à mieux prendre en compte la vitesse – que ce soit de parcours ou de perception – en ne s'intéressant pas exclusivement aux piétons, mais en intégrant les voiries, tunnels et autres espaces urbains dans la conception, de manière à les rendre lisibles et les qualifier.

Pour Philippe Biéler, ouvrir les esprits à de nouveaux thèmes de projet – et en même temps à une recherche de qualité – passe forcément par un requestionnement des démarches participatives, en cherchant de nouvelles méthodes pour concevoir et réaliser avec les habitants des espaces publics agréables à vivre.

Ute Schneider, tout comme Christophe Girot, reconnaissent la valeur des appropriations informelles et spontanées, voire illégales, des espaces publics. L'exemple de la baignade *a priori* interdite dans le canal de la Limmat à Zurich, ou encore les activités de rue ambulantes ou éphémères font partie de cette catégorie.

Et tous s'accordent à affirmer qu'un certain degré de liberté d'appropriation est nécessaire pour que l'espace ouvert devienne vivant. Il n'est ainsi ni possible, ni souhaitable de tout réglementer, ou de tenter de tout maîtriser: pour permettre le renouveau des usages – tout comme des usages imprévus – une certaine part d'indéfinition dans le projet est nécessaire.

## Building, vos immeubles prennent de l'assurance

La solution qui vous offre une couverture complète, simple et flexible

La nouvelle solution de la Vaudoise pour vos bâtiments locatifs, industriels ou commerciaux saura répondre avantageusement à l'ensemble de vos besoins d'assurance dans un unique contrat.

[vaudoise.ch](http://vaudoise.ch)

Là où vous êtes.  **vaudoise**

Avec le soutien de nos partenaires & sponsors

**sia**

société suisse des ingénieurs et des architectes  
groupe professionnel **architecture**

**FSU**

**FSAP**

UPIAV

union patronale des ingénieurs et architectes vaudois



Partenaire médias

**TRACÉS**



